

LA RESURGENCE DU MAI

Au début du printemps 19.. et quelque, le Joseph découvrit pour la première fois les « bétoires » de Guyonvelles. C'était le fils d'un forestier mort à la guerre, la grande, la der des der qu'on n'allait pas tarder à faire mentir, un gars de la forêt qui connaissait parfaitement ces marmites où, après de fortes pluies, l'eau ruisselle et disparaît dans les entrailles de la terre pour resurgir un peu plus bas à flanc de coteau. Il les connaissait, mais il n'avait jamais pris le temps de s'y arrêter, jamais pris le temps d'y penser.

Il avait plu à verse, cette année-là-là, à seaux pendant trois jours et le soleil, enfin, un soleil timide de mars, avait consenti à revenir au pays. Dans le sous-bois, l'eau bruissait sous la terre comme la sève du monde. La moindre rigole d'écoulement descendant des prés cascadaient en torrent jusqu'au fond du vallon, tourbillonnaient et se perdait au cœur de la forêt. Il y avait de la vie là-dessous, des tempêtes contenues, des colères de nature, de la force et du désir enfermés sous les feuilles et les branches. Ça faisait peur et ça faisait envie tout à la fois. Le Joseph trouva que cela lui ressemblait. Ce petit bout de pays lui ressemblait. C'était un gars de dix-sept ans, solide et bien bâti. Il se sentait comme une « bétoire » depuis qu'il venait de croiser le regard de la Mathilde.

La Mathilde était une fille du village d'Anrosey, une embourbée, comme on disait à cause des crues de l'Amance qui déposaient jusqu'aux pas des portes des fermes une

terre d'argile lourde et collante aux sabots. Comme en d'autres pays de France et d'ailleurs, les gens d'ici étaient attachés à leur terre, mais la terre ici attachait ses paysans, comme une colle, comme de la glu. Elle avait poussé là, droite comme un charme, entre l'école et les vaches, et grimpait sur ses seize ans. Elle était fille de vigneron ruiné par le phylloxera, trois vaches, un potager et quelques bois, douze métiers et treize misères. Le Joseph l'avait abordée un après-midi qu'elle lisait un almanach en gardant les vaches.

— T'es ben savante pour lire des livres...lui avait-il dit.

Elle avait ri comme le soleil, en rejetant sa tête en arrière et son rire avait changé d'un coup le jeune homme en bête bouillonnante. Faut dire qu'elle était belle, la Mathilde, aussi belle que Jehanne la Lorraine qu'on voyait filant sa quenouille avec ses moutons dans les livres de l'école communale. C'était en mars. On aurait dit que les primevères et les violettes poussaient sous ses pas et que les haies fleurissaient pour faire parure à ses cheveux. On comprenait tout de suite à la voir pourquoi les seigneurs, dans les contes, tombent sans comprendre amoureux des bergères.

Depuis ce jour-là-là, le pays tout entier parlait de Mathilde à Joseph. S'il montait au chemin de ronde du château de Laferté, les miroirs d'eau de la rivière en crue sur le vert des prés, avec leurs reflets gris-bleu, c'étaient les yeux de Mathilde. Les courbes des collines, la Joie et le Paradis bien nommés, c'étaient les hanches de Mathilde. S'il livrait du bois chez les "Mossieurs" de Pisseloup, il regardait les maisons fières et voyait la fierté de Mathilde, le port de tête de Mathilde. L'Amance était la rivière le Mathilde, le

Mont Jeune et la mousse des sous-bois, le secret de Mathilde. Nulle part au monde ne pouvait exister de plus beau pays, puisque c'est ici que vivait sa Mathilde.

Tout avril, le Joseph courut les bois à la recherche du plus bel arbre pour ne faire un Mai à sa bien aimée.

— Coupe-lui donc une tête de cerisier, l'avait plaisanté le Jean. On sait qu'elle est belle, la Mathilde, mais si tu ne te presses pas d'avancer ton affaire, un autre grimpera dessus avant qu'elle soit mûre...

— Plante-lui donc un sapin, avait dit le Robert, avec des épines bien rêches pour lui apprendre à te faire attendre.

Mais Joseph ne voulait ni du cerisier qu'on place en mai devant les maisons des filles volage, ni du sapin qu'on plante à la porte de celles que l'on juge trop revêches, il hésitait entre un charme et un tremble. Il trancha. Elle était le charme, il ferait le tremble.

Il trouva son bonheur au Bois des Dames, un baliveau parfait de près de huit mètres de haut qu'il abattit seul en prenant soin de ne pas en abîmer la ramure dans la chute. Le Robert et le Jean l'aidèrent à ramener sa trouvaille jusqu'à la maison d'Anrosey, houspillant le cheval dans la limonière, causant, riant et buvant pour se donner du courage, tandis que le Joseph, silencieux, couvait des yeux son arbre, comme une jeune épousée endormie.

La nuit venue, ils dressèrent ensemble le Mai devant la maison de Mathilde et, laissant ses deux compères hisser des charrues sur les toits, charrier des tas de bois

devant les portes, démonter les volets des fermes et toutes autres plaisanteries en usage à l'époque, Joseph attendit seul le matin et le réveil de sa belle. Elle sortit la première de la maisonnée, en chemise de nuit, un bonnet sur la tête et les pieds nus dans ses sabots. Elle regarda l'arbre et devina le garçon caché derrière un mur.

— Il est beau, dit-elle, sans que l'on pût savoir si elle voulait parler du charme planté devant chez elle ou du gars tremblant de l'autre côté du chemin.

— Il est très beau, répéta-t-elle avant de rentrer dans la maison.

Quand, la semaine suivante, les gars vinrent arroser le Mai d'une topette du vin du père, Joseph lui offrit une photographie qu'il avait fait tirer de lui par le photographe de Laferté. On l'y voyait posant, sérieux comme un p'tit mossieu, le cheveu lisse et l'œil bien droit, un petit cochon de lait dans les bras, gage de richesse et de prospérité. Mathilde aima le portrait qu'elle accepta d'un sourire et tout le monde en déduisit que l'affaire était faite. Dans le pays où les bruits courent plus vite que les gens, on les avait déjà mariés. On causait aux veillées de la Mathilde et du Joseph, on pariait sur la date des noces au retour du régiment du garçon quand la mère du jeune homme, croyant bien faire, se mêla de la partie.

La femme était veuve de guerre, Joseph était son fils unique. Elle n'eut de cesse d'obtenir toutes les garanties que son gars serait heureux en ménage. Elle commença donc bientôt à harceler la pauvre Mathilde de conseils et des recommandations. La future bru était bien jeune et la mère s'inquiétait. Savait-Elle au

moins ravauder les chaussettes et reprendre les chemises avec du fil qui ne gratte pas ? Savait-elle faire la cancoillotte ? Car le Joseph, sans être difficile était un peu délicat des boyaux et ne digérait que celle de sa mère. Il tomberait malade à coup sûr si la Mathilde ne suivait pas sa recette à la lettre. Et pour le vin, et pour le lard qu'il fallait couper en tranche bien épaisse mais pas trop, pour la potée et pour la soupe, elle avait toujours un conseil à donner, une recommandation extrêmement importante à communiquer d'urgence de peur de l'oublier, de sorte qu'on la vit des trois et quatre fois par jour entrer dans la maison pour instruire la future de la manière de soigner un mari. Ce n'est que parce qu'elle était fort bigote et ses souvenirs forts anciens dans ce domaine qu'elle s'abstint de lui enseigner aussi l'art de rendre un gars heureux au lit. Elle arriva ainsi rapidement au bout de la patience de Mathilde qui commença à battre froid son galant. Elle voulait bien épouser le fils et se sentait même un bouillonnement de bête au creux du ventre quand elle y pensait, mais en aucun cas se mettre en ménage avec la belle-mère. Quand un peu avant la Noël la mère du promis força la porte de la fille en compagnie du curé venu vérifier si la petite possédait toutes les qualités chrétiennes indispensables à une bonne épouse, Mathilde sentit le collet sur son cou. « L'église n'est pas un endroit fréquentable, avait-on coutume de dire chez elle, on y prend froid aux pieds et le curé y boit tout seul. » Pour échapper au piège, sans réfléchir, la renarde décida de jeter son dévolu sur le premier chien coiffé qui passerait. On empierrait alors la route de Soyers pour faciliter le passage des charrettes des embourbées. Elle épousa au printemps suivant un étranger, un Suisse qui cassait des cailloux sous sa fenêtre avec les

cantonniers « Me voilà libre », pensa-t-elle le jour de ses noces. Et elle rangea précieusement la photographie du Joseph entre les pages de l'almanach qu'elle lisait le jour de leur première rencontre.

Le Joseph crut en mourir. Il se mit à détester son pays aussi fort qu'il l'avait aimé. La vallée de l'Amance qui lui semblait si belle au dernier printemps ne lui offrait plus que le spectacle d'un paysage sauvage, rude et méchant. Le désert des prés, les sous-bois sombres des sapinières, les vignes malingres, les maisons prétentieuses, noirs coffres-forts de riches avarés, les pluies glaiseuses d'automne, le gris des ruisseaux bourbeux, l'interminable froidure de l'hiver et l'Amance indocile. Il parlait à présent avec mépris des Œufs cas de Velles, des gouris d'Ouge, des truands de Laferté, des bonnets barras de Soyers et des Seigneurs de Pisseloup. Tous bourrus, médisants, accrochés aux sous et à la terre.

— Mon pauvre Joseph, lui disait sa mère, comme je comprends ton malheur ! Pense combien tu aurais été plus malheureux encore si tu avais épousé cette traînée. Quand je vois le mal que tu t'es fait rien qu'en posant tes yeux sur elle, je n'ose imaginer ce que tu serais devenu si tu l'avais mariée...

— Trouves-en une autre, conseillaient le Robert et le Jean, une orpheline...

Joseph n'en voulait pas d'autre. Il voulait mourir. Une nuit de février qu'il gelait à pierre fendre, il alla s'allonger dans un fossé de la route de Velles au lieu dit « le chemin des enfants morts ». Puisqu'autrefois la mort avait bien voulu réchauffer de sa nuit des petits ramoneurs égarés en ce lieu, peut-être voudrait-elle aussi de lui ? Il resta là

longtemps, la face contre terre, contre cette terre méchante qu'il haïssait à présent, terre dure, maligne, si dure et si maligne que les anciens prétendaient que c'était d'elle que le bon dieu - pas si bon que cela, le bougre - avait modelé la femme. Terre généreuse, néanmoins, et c'est ce qui la rendait encore plus cruelle. Mathilde attendait un enfant de son chien coiffé de Suisse. On tira au matin le Joseph de la glaise gelée, tout engourdi, moitié mort de froid. Moitié seulement. On le réchauffa dans une ferme voisine, près d'un feu de bois, à la goutte et à la paille. On le frictionna, on l'étrilla, on le bouchonna comme un cheval, comme un bœuf, et le sang de bête, peu à peu se remit à couler dans ses veines. Il n'est pas donné à tout le monde de mourir d'amour et c'est pourquoi les hommes ont inventé les guerres. Sitôt sur pied, le Joseph devança l'appel de son régiment. Il partit en trente-neuf à la rencontre des Allemands et mourut comme son père, en héros faute de mieux. Une croix dans la terre à primevères et sa photo dans le cœur de Mathilde.

Comme ailleurs, dans la vallée de l'Amance, on se cavala prestement à l'arrivée des motos, des camions et des chars vert-de-gris. Pas bien loin. Juste assez pour découvrir que puisqu'on ne serait libre nulle part, mieux valait revenir chez soi. Les chasseurs abandonnèrent sans rechigner un fusil aux soldats pour mieux cacher le second dans les bois ou dans les foins et la vie continua. On eut faim comme partout, ici pas moins qu'ailleurs mais on avait l'habitude. On eut froid comme partout, ici encore plus qu'ailleurs, mais on avait aussi l'habitude. Ce fut une dure époque pour tout le monde,

presque tout le monde. Ici pas moins qu'ailleurs, mais ici toutes les époques avaient été dures.

Mathilde planta quelques plants de tabac dans son potager. C'était un régal de voir les gros, les gras, seigneurs de Pisseloup ou saigneurs de cochons, monter au plafond pour quelques feuilles à fumer qu'elle échangeait contre un litre d'huile ou un kilo de sucre. On se débrouillait. Mathilde avait toujours su se débrouiller. Elle était libre de peu, riche de pas grand-chose, indépendante sous la botte, indépendante dans le mariage, tout comme son homme à la tête dure et aux plaisanteries féroces qu'elle appelait, tantôt colère tantôt gentille, sa « vieille carne de père Puisant. » Entre la femme et son homme, c'était la guerre, c'était la paix. C'était la vie. Ils tiraient ensemble la charrue de leurs jours, attelés en ligne comme on attelle ici les chevaux pour ne pas tapir la terre, les enfants derrière, à la redresse.

A la libération, les fusils des chasseurs sortirent des bois et des meules pour en découdre avec les sangliers et les chevreuils qui avaient proliféré pendant cinq ans. On remangea la gruotte, les abats de gibiers, à vingt, à trente chasseurs, chacun apportant son pain et son vin à cause des tickets. Janvier faisait frigo pour les surplus de viande accrochés dans les granges. On reprit l'habitude de tuer le cochon, jetant les oncettes aux enfants dans les odeurs de couenne grillée, on reprit les labours, la vigne et les jardins. On crut un temps que le temps allait reprendre comme avant, comme toujours.

Pourtant, perdu aux confins des trois provinces, Bourgogne, Franche-Comté et Lorraine, le pays d'Amance n'était pas encore assez oublié pour échapper aux grands bouleversements qui firent suite aux années d'occupation. Les chevaux disparurent les premiers, remplacés par les tracteurs du plan Marshall. Les oies de Velles les suivirent, remplacés par les canards puis par personne. Ce fut ensuite autour du train de la gare de Laferté, remplacé par un car, lui-même bientôt remplacé par rien puisque chacun se devait maintenant d'avoir une voiture. A mesure que vieillissaient et mouraient les artisans, les échoppes fermaient leurs volets. Celle du photographe fut dans les premières. Suivirent les bourreliers-tapissiers, les ferronniers, les maréchaux, les épiciers quincailliers bazar tous ceux qui faisaient, en plus du commerce, courir la vie dans les rues des villages. Tous disparurent un à un, même les boulangers. Fermé aussi le moulin et, une à une, les laiteries coopératives. Les camions emportaient le grain et le lait. Les bus emportèrent les jeunes au collège, au lycée à l'usine ou à l'université bien loin des bords de l'Amance et il fallut bagarrer ferme pour garder quelques écoles au pays pour les plus petits. Il n'y avait que les corbillards pour ne pas franchir les limites du canton. A petits pas, des fermes à l'église, ils menaient les vieux de la terre des champs à la terre des cimetières. C'était comme si le pays se vidait de son sang, de sa sève, ainsi les eaux de printemps dans les bétoires de Guyonvelles. Ceux qui restaient assistaient au spectacle d'un air las et résigné. Qu'est-ce qu'on pouvait y faire ? On continuait à soigner la vigne comme on soigne les vieux, par habitude et sans espoir. On tirait de la piquette des grappes de raisins et des regrets de la mémoire des anciens. Dans le dernier bistrot

encore en activité, on évoquait le temps où la patronne était si jeune et si belle qu'on n'avait pas besoin de boire pour s'enivrer, le temps où les sangliers étaient sauvages, pas des demi-cochons d'élevage qui viennent vous manger dans la main. Il n'y avait plus que les gens pour demeurer sauvages. C'est à peine si l'on osait encore se regarder dans une glace. Quelques-uns se laissèrent aller, à la manière des vieux garçons convaincus que leur temps est passé, qu'ils ne séduiront plus. A quoi bon faire le lit dans la chambre puisque personne n'entrera ? Le fumier dans les cours, les granges dépotoirs, les maisons effondrées, les toitures écroulées, ça ne dérangerait personne puisque personne ne viendrait. Le pays était si perdu qu'on y vint de Paris, de Suisse, d'Allemagne, de Hollande et même d'Angleterre. Mais c'était pour s'y perdre, pour s'y retrouver, s'y oublier derrière les murs des plus belles maisons rénovées à grands frais.

D'autres tentaient de réagir sous le regard méfiant du pays. Un peintre de Velles exposait ses toiles, disait-on, à l'autre bout de la planète et invitait ses amis de temps à autre au village. Mais à quoi peu servir un peintre si ce n'est à donner un coup de blanc dans la maison ? Un couple s'installa pour faire pousser des fleurs. A quoi servent les fleurs puisqu'on ne les mange pas ? Un vannier se remit à tresser l'osier, mais il imaginait des paniers si étranges que personne n'aurait songé à les emmener aux champignons. Les trompettes de la mort et les lièvres devaient s'ennuyer dans les bois. Un autre transformait sa ferme en auberge et élevait des chevaux. La belle affaire, si c'était pour promener à l'été les bandes de voyous qu'on voit le soir à la télé dans leurs clapiers des villes ? Comble du comble, un dernier tirait des câbles et des échelles dans

les arbres pour qu'on y grimpe comme des singes. Comme s'il n'y avait pas assez d'écureuils dans nos forêts !

On en était là quand la Mathilde commença à avoir si mal aux jambes qu'elle dut renoncer à son potager. Depuis longtemps déjà son chien coiffé de mari, cette vieille carne de père Puisant, l'avait devancé au cimetière après cinquante années de disputes et de réconciliations qui leur avaient donné une bonne paire d'enfants. « Premier à la soupe, premier au lit et premier Repos Eternel, ce vieux feignant », disait Mathilde. Elle l'avait remplacé par un autre chien, à quatre pattes celui-là qui, à son tour, avait fini par mourir. Pour ne pas rester sans compagnie entre les visites de son fils et de ses petits-enfants, elle avait acheté un cochon noir tout noir au marché, un cochon nain, tout rigolo avec ses petites pattes boudinées. C'était devenu aujourd'hui une belle bête de plus de quatre-vingts kilos qu'on aurait pu qualifier à la rigueur de naine à condition de la confondre avec un hippopotame. La truie couchait dans la maison, au pied du lit de la vieille. Les mauvaises langues - il en existe dans tous les pays - prétendaient que ce n'était pas le cochon qui vivait Mathilde mais Mathilde chez son cochon. Elle laissait dire et cancaner. Elle n'aurait pas été en peine de répondre si on l'avait attaqué sur le sujet. Si ses jambes ne la portaient guère plus loin que la porte du jardin pour accueillir le facteur, sa tête et sa langue marchaient comme à vingt ans. Elle n'avait rien perdu de son franc parler et de sa vitalité, rigolait encore de ses « douze métiers treize misères », évoquait sans plus de nostalgie qu'il faut le temps où les femmes soignaient la vigne quand les

hommes buvaient le vin, le temps des gros qui s'en sortaient toujours mieux que les petits et du curé qui buvait seul à la messe. Temps immuables, ceux-là. Elle aimait les chansons militaires qu'on braille à tue-tête en levant son verre. Cantinière sans armée toujours prête au combat, sa voix tonitruante ne se voilait qu'en pensant à son Joseph mort à la guerre. Elle n'avait pas oublié et avait conservé la photo du jeune homme comme une sainte relique entre les pages de l'almanach. Afin de pouvoir la regarder même la nuit sans avoir à se déplacer, elle l'avait glissée un jour sous le matelas de son lit et, fait étrange qu'un rebouteux serait plus à même d'expliquer qu'un docteur, ses jambes la faisaient moins souffrir la nuit depuis qu'elle dormait avec son Joseph.

Ainsi vivait la Mathilde au début du troisième millénaire, entre un souvenir et un cochon, un grand amour pour toujours et un peu de compagnie quotidienne.

Une nuit, c'était au tout début du mai, elle hésita à se réveiller, pensant que ce qu'elle entendait ne venait pas de dehors mais de son rêve. Ça chuchotait dans le noir, ça rigolait et ça causait, des voix de garçons et de filles mélangées, ça pouffait et ça cognait contre la porte. Des coups de marteau, des chocs de bois comme des bûches qu'on entasse, comme autrefois dans la forêt aux alentours des campements de bûcherons. Bruits de Mai. Le cochon grogna dans son sommeil.

— Tais-Toi, vieille carne, souffla la vieille.

Elle tira de sous son matelas la photographie du Joseph. C'était lui, sans aucun doute, qui revenait planter encore son Mai devant sa porte, un charme pour sa belle. Elle regarda la photo avec émotion. Il n'avait pas changé, triste privilège des morts. Le beau Joseph, le bel amour, le tendre amour tout neuf qui n'avait jamais servi. Le cochon grogna de nouveau.

— Tais-toi donc, je te dis, gronda la vieille, tu vas leur faire peur.

Elle craignait que les jeunes en n'entendant du bruit ne s'égaillent comme une volée de moineaux. Le volet de la chambre grinça.

— Non, pas le volet, souffla une voix jeunette de fille.

— Le volet glissa sur ses gonds et s'envola dans le noir. Un rayon de lune comme un doigt dessina un sourire sur le visage de Joseph. La vieille se mit à trembler. Une larme oubliée depuis soixante ans dans sa poitrine, sa première larme monta alors aux yeux de la Mathilde.

Au matin, les voisins vinrent dégager le tas de bois que les jeunes en chouille avaient monté contre la porte de la maison.

— Cette fois, ils ont poussé le bouchon un peu trop loin, tempêtait le Robert en remplaçant le volet qu'il avait dû aller rechercher jusqu'à l'église. Je m'en vais t'aller trouver les gendarmes et je te jure que ça n'en restera pas là. Je te le jure, Mathilde !

— Ne jure pas, lui dit la Mathilde. Pourquoi t'es en colère ?

— Des voyous ! Rien que des voyous !

— Des voyous, il y en a toujours eu au pays, reprit Mathilde. Enfin, autrefois il y en avait. C'était toi, le Jean, le Paul, le Michel - elle baissa la voix - et le Joseph aussi, et on les aimait bien.

— Tout de même râla le vieux, nous, c'était différent. Le Mai, c'était la tradition. Maintenant, ils font ça en bande, garçons et filles mélangés. Ça ne veut plus rien dire.

Mathilde hocha la tête. Elle pensait à la résurgence des bétoires au creux du vallon de Guyonvelles. Elle sentait bien que ce petit coin de sous-bois, mine de rien, racontait l'histoire du pays. Elle le sentait comme Joseph l'avait senti bien avant elle. L'eau disparaît, on croit qu'elle est perdue, puis elle ressort plus loin, plus tard, plus forte, plus vivante. On ne sait pas si c'est la même eau et on s'en moque. L'important c'est qu'elle revienne. Les jeunes réinventant le Mai, même de travers, même sans savoir, même au prix d'un lapin, ça ressemblait à la résurgence, le retour d'une force nouvelle au pays. Toute cette vie qui quittait les villages depuis cent ans, toute cette vie qui s'éteignait petit à petit, un jour, il fallait bien qu'elle revienne. C'était peut-être aujourd'hui.

Robert lui tendit le journal. En première page, on recrutait un serveur de Snack bar pour le parc à singes de Guyonvelles.

— Un snack-bar, demanda la vieille, c'est comme un café ?

— Ca n'a rien à voir, c'est anglais.

— C'est tout de même un endroit où on boit des coups avec les amis ?

— Si tu veux, mais c'est pas un café, pas un café de chez nous, pas comme chez Mabile.

— Alors c'est la même chose, mais différent.

— C'est ça, concéda le Robert qui commençait à trouver que la vieille perdait drôlement la tête.

La Mathilde sourit malgré les douleurs en s'extirpant de son lit. Elle donna au passage une bonne tape amicale au jambon de son cochon.

— Tu comprends ça, toi vieille carne, que les temps changent ? Tu comprends ça, toi, que si on veut que ce soit pareil qu'avant faut accepter que ce soit différent ? Si tu ne comprends pas, t'as qu'à aller voir à Guyonvelles, la résurgence.

Elle vérifia que le volet tournait librement sur ses gonds. Un grand soleil de printemps illuminait la campagne. Elle se sentait assez solide sur ses jambes pour monter du cimetière de Velles jusqu'au Paradis pourvu qu'on ne lui colle pas sur sa tombe une pierre trop lourde à lever. Elle était heureuse. Elle savait que cette nuit, le pays avait commencé de renaître.

© Dominique Lemaire 2002